

Méfiez-vous des rêves...

—Aspects de la poétique dans *les Immémoriaux*—

Hisashi SUÉMATSU

Pour commencer, il serait à propos de faire remarquer que le rêve, non plus que la rêverie, ne constitue pas un thème récurrent des *Immémoriaux*. L'auteur semble même avare de ces mots vagues et entachés souvent d'un certain air romantique¹. Cela ne veut pas dire qu'il ignore les effets puissants et parfois dangereux de ces phénomènes. Aussi s'en sert-il de façon significative, ce qui suggérera des aspects non-négligeables de la poétique de ce roman. On en trouve notamment quatre cas, que j'examinerai l'un après l'autre.

A : Sommeil

Commençons par constater ce qui va de soi. Qu'est-ce qu'il faut pour rêver? Je ne dis pas pour *faire* un rêve, puisque, d'ordinaire, on ne peut faire à dessein de rêve précis, mais que cela nous vient, que cela nous visite. Nous le subissons plutôt. Mais en quel état? En état de sommeil évidemment. C'est ce qui se passera à la première occurrence du mot dans l'œuvre.

À la suite de deux désastres consécutifs dans la pratique de la religion originare, l'apprenti prêtre Térîi, s'enfuyant de Tahiti, arrive à l'île de Raïatéa et va voir un grand haèré-po, prêtre-récitant consommé Tupua, qui s'était bâti, « pour y dépouiller ses jours, un petit abri »². A la fin de la visite, celui-ci commence, suivant la charge essentielle d'un prophète, à lui révéler la genèse polynésienne. En voici la scène :

Les paroles lentes ; les souffles chauds du mi-jour ; la natte fraîche et le breuvage accalmisant, voilà qui doucement te mène au sommeil. —Ainsi rêvait Térîi, entr'écoutant, lointaines et confuses, les Histoires sans égales³.

On voit qu'il se trouve, en ce moment critique, en train de somnoler. Et

alors que le récit cosmogonique se poursuit, commençant par le premier dieu Taaroa—

Il était. Son nom Taaroa.

Il se tenait dans l'immensité.

Point de terre. Point de ciel.

Point de mer. Point d'hommes.

Il appelle. Rien ne répond.

Seul existant, Taaroa se change en Monde...⁴

et finissant par la naissance de l'homme ainsi que de la femme, Térîi, haèré-po défaillant, s'endort comme un homme heureux. C'est ce qu'on apprend dans le passage qui achève la séquence. C'est Tupua qui parle :

« Haèré-po, n'oublie pas mes Dires. Et puisses-tu comme moi, les passer à d'autres hommes, avec ton souffle dernier... »

Un silence. On écoute : le récif, au large. Le haèré-po ne répond pas. Son haleine est lente. Il dort⁵.

À la différence d'un prophète biblique⁶, à qui Dieu parle pendant qu'il dort, une connaissance des plus importantes lui échappe, puisqu'il s'endort; ce qu'il avouera aussi lui-même plus tard⁷. Ainsi, de cet événement, nous pouvons tirer une leçon : méfiez-vous des rêves, vous allez peut-être laisser échapper l'occasion d'une révélation !

B : Manipulation

Un second fait, c'est que le rêve est un phénomène individuel qu'une tierce personne ne peut savoir que par un récit, ou en tout cas par une traduction que le patient en fait. S'il mentait par hasard, et au lieu de traduire, s'il en fabriquerait un récit *ex nihilo*, vous n'auriez pas de moyen sûr de savoir s'il n'est pas faux. Vous seriez peut-être bien naïf d'y croire.

C'est ce qui se passera dans le processus de la prise de pouvoir de Pomaré, qui unifiera les îles. C'est un des deux principaux aspects de transformation du pays que présente le roman, au contact des Européens et surtout des hommes de *Piritania* (Britain). Pendant que Térîi vagabondait d'îles en îles, sans rien savoir de la situation de la patrie, était en cours pour ainsi dire une

révolution culturelle, morale et religieuse d'une part, et politique d'autre part. En revenant 10 ans ou 20 ans plus tard, Tèrii apprend de son ancien ami tout ce qui s'y est passé et s'y passe actuellement. Celui-ci ne s'appelle plus comme autrefois Roométua, mais s'appelle à la britannique Samuéla, et ancien fabricant de pirogues, il est maintenant devenu « Professeur de Christianité » de premier rang⁸, une fonction autrement plus grave. Il parle dans un petit cercle d'amis, où Tèrii est introduit, pour les édifier.

On ne doit pas toutefois s'imaginer qu'il est déjà baptisé, aucun de ses amis non plus, bien qu'ils aient pris un nom de baptême. C'est que :

« Le prêtre Noté refusa le baptême [à Pomaré]. Personne, parmi les païens, avoua Samuéla, n'avait encore reçu le rite; et nul ne l'a reçu depuis. Cependant nous l'attendons avec désir. Il faut s'y préparer fort longtemps d'avance, changer de noms et de vêtements, et donner des preuves publiques de ses bonnes intentions...⁹

Différée donc par les Missionnaires afin de les faire mieux s'y préparer, une grande fête de Baptême collectif approchait justement.

Samuéla raconte aussi, entre autres faits historiques, l'épisode de deux rêves de Pomaré, que voici :

« Parfois, il [Pomaré] lisait pour eux dans le Livre : *“Après ces événements, la parole du Seigneur fut adressée à Abérahama, dans une vision, et il dit : Abérahama, ne crains point [...]”* D'autres temps, il feignait d'avoir reçu, dans un double sommeil, des leçons prophétiques. Il racontait : *“Moi, et les chefs ignorants, nous récoltions du fêi dans la montagne. Et voici : les tiges coupées de mes mains se levèrent, et se tenaient debout ; les autres fêi et tous les arbres à la ronde les entouraient, en se prosternant devant elles ! Et voici encore : le soleil, la lune et douze étoiles, les douze maîtres Arioï, je les ai reconnus, se balançaient autour de moi !”* »¹⁰

Ici, le rêve est considéré comme quelque chose de surnaturel : il est supposé annoncer l'avenir. Mais plus qu'une prémonition, c'est une révélation prophétique, comme dans la Bible. C'est un genre de croyance dite archaïque¹¹, dont Pomaré profite, à l'instar d'Abraham d'ailleurs. La trahison, s'il y a, ne consiste pas en la traduction, mais en l'intention même de promulguer un

mensonge.

Pour interpréter ces prétendus « rêves », commençons par annoter deux ou trois mots. *Féi*, d'abord. C'est une espèce de banane, qui pousse dans la montagne¹². Les *chefs ignorants*, ce sont des chefs qui, contrairement à Pomaré et à quelques autres, refusent et d'apprendre la nouvelle religion et de suivre les mœurs importées. Ils sont taxés d'« ignorants ». Enfin, le terme *tiges coupées* symbolise des chefs soumis déjà à Pomaré. Le premier songe prédit donc que le pouvoir de Pomaré s'accroîtra en deux étapes.

Quant au second rêve, bien que court, il a une portée religieuse et pour ainsi dire cosmique. Car il faut remarquer que dans la mythologie maori, le soleil était un dieu fécondateur de toute la nature, appelé *Oro*, et la lune, appelée *Hina*, « l'impérissable femelle dans les cieux, qui parfois, s'approchant du Fécondateur, l'étreint, le mord, et l'obscurcit. »¹³ On comprend ce que ça veut dire. Mais qu'on ne manque surtout pas de déceler, à travers cette métaphore soi-disant polynésienne, une conception pour ainsi dire théologico-biologique de la nature. Et les *Arioi* enfin, ce sont les douze suprêmes prêtres, les plus vénérés bien sûr, formant une société, et jouissant de toutes sortes de plaisirs. Ainsi ce rêve prédit que Pomaré, maître spirituel des Maori, dominera même tout l'univers. Dans ce sens les deux rêves présentent un double ordre, politique et spirituelle, de la prise de pouvoir extraordinaire par Pomaré.

Passons à un autre niveau d'interprétation. Si la raison réprime le désir qui risque de se manifester, c'est à cause du sur-moi, dit-on, et devant les autres personnes de bien. Mais, n'y aurait-il nulle honte, et d'autre part un rêve pourrait-il passer pour une annonce surnaturelle de l'avenir (comme c'est le cas ici), un ambitieux sinon un fourbe n'en profiterait-il pas pour en forger un afin de persuader le public? Et là apparaîtra sans vergogne le désir, la *libido*.

À propos de ce terme, apportons deux points de précision. D'une part il ne s'agit pas ici de libido au sens sexuel que ressasse *L'Interprétation des Rêves*¹⁴, mais de soif du pouvoir, appelée en français : « pulsion d'emprise »¹⁵. D'autre part, si je maintiens le terme latin, c'est que la pensée classique le justifie; je ne m'attarderai pas sur la psychanalyse que Segalen ne connaissait sans doute pas. Je parle bien entendu de la *libido dominandi*.

Au-delà de Pascal, qui notait dans un fragment cette belle formule : « libido

sentiendi, libido sciendi, libido dominandi »¹⁶, en traduisant (en latin) un verset du premier Epître de saint Jean¹⁷, c'est son grand maître saint Augustin, qui dans la *Cité de Dieu*, s'inspirant évidemment du même passage de l'Écriture, avait appliqué la notion de libido à l'idée de mobile essentiel de la Cité terrestre. Voici le texte :

Aussi ne saurais-je passer sous silence tout ce qu'il convient de dire de cette Cité terrestre, avide de dominer les peuples déjà asservis, mais dominée elle-même par cette passion d'hégémonie (ipsa ei *dominandi libido* dominatur)...¹⁸

Et il l'avait appliquée au peuple romain en particulier :

Et cet appétit de domination (eaque ipsa *libido dominandi*), plus caractérisé qu'aucun autre vice humain chez le peuple romain dans son ensemble, quand il eut triomphé dans un petit nombre de citoyens puissants...¹⁹

Enfin, pour en venir à la question de procédé, le premier faux rêve se présente sous forme d'une métaphore filée, composé d'éléments pris de la vie tahitienne. Il propose un jeu d'esprit, une devinette²⁰. Une métaphore ou un symbolisme se constitue d'un double niveau de signification, c'est-à-dire que sous le rapport littéral signifiant-signifié, il y a une seconde signification : le signifié littéral, concept de « bananiers » ici, sert à son tour de signifiant pour le signifié au second degré, qui n'est pas dit. Et le jeu consiste justement à deviner ce qui est caché, malgré ou plutôt grâce à cette figure qui cache et suggère à la fois. Or la découverte amuse ou donne du plaisir. Et c'est là que réside la force de persuasion ludique et parfois insidieuse. C'est ce qui explique, me semble-t-il, la raison de cette traduction (mais en est-elle une?) symbolique de ce faux rêve. C'est que le sujet ici nullement passif, mais actif, acteur (j'allais dire *hypokrites*), veut *amuser* pour *séduire* plutôt que *toucher* pour *instruire* comme disaient les écrivains classiques français²¹. Voilà pourquoi nous pouvons dire : méfiez-vous d'un rêve relaté — y en a-t-il qui se sachent par d'autres moyens? —, on veut peut-être vous manipuler.

Pomaré, zélé, récidive d'ailleurs : essayant de faire accroire aux Missionnaires qu'il a rêvé « la Bonne Parole », afin de recevoir le baptême le plus vite possible, mais en vain, et à ses hommes après une victoire : « Mon rêve était bon : l'atua Kérito [c'est-à-dire le Christ] a combattu dans ma personne et les

païens ont disparu à mon regard», alors qu'il était caché en fait pendant la bataille²².

C : Sacre du chef

Le troisième cas est une sorte de rêverie, textuellement une vision. Or il ne s'agit plus de recours à la métaphore, mais à la comparaison, et le passage en question montrera non seulement l'effet (poétique) peut-être plus intense chez Segalen, mais aussi l'inefficacité de cette vision (dans la réalité diégétique).

Nous en sommes au grand rite de baptême collectif si longtemps attendu. Notre héros, l'ignorant, qui n'a pas appris grand-chose sur la religion des Pitritané, dérobe en quelque sorte le sacrement, dans la cohue de «la foule [qui] se rua vers l'eau sacrée» de la rivière Faūtaūa. Mais c'est «Pomaré, avant tout autre, [qui] devait recevoir le rite», en récompense de son zèle évidemment. On apprend aussi que le chef, à cette occasion, est proclamé «Roi des Îles Tahiti et du Dessous-du-Vent», et nommé «Pomaré-le-deuxième dit le Réformateur»²³.

Et voici la scène qui se déroule ensuite :

Le Réformateur, cependant, marchait vers le faré-de-prières [c'est la Cathédrale]. Il passa tout auprès de Térîi qui le dévisagea : rien ne transparaissait en lui de la vertu du rite : ses pas allaient sans noblesse; ses cheveux broussaillaient encore, seulement un peu collés par l'eau purifiante; et son nez ne s'était point ennobli...²⁴.

Térîi se serait attendu, dans son incompréhension (dirait-on) à une totale transfiguration de la personne par le baptême, mais cela apparemment n'a pas eu lieu : le bonhomme reste toujours un manant²⁵; notez bien qu'on n'hésite pas à réitérer la négation de la «noblesse». Et c'est par contraste, et sans changement d'alinéa dans le texte, que survient à Térîi cette vision :

...Soudain, d'autres figures, — visions immémoriales peut-être des temps oubliés, — s'imposèrent devant les yeux de l'Ignorant : il entrevoyait un superbe homme nu, non point mouillé d'un peu d'eau sous une main de vieillard, mais baigné dans la forte mer houleuse, à Matavaï de Tahiti. Des pirogues, par centaines, ceinturaient la béante baie, et tenaient l'écart, attentives à ne point troubler les mons-

trueux et bienveillants requins, dieux autant que les dieux du firmament septième, qui venaient laver le chef, et le sacrer de leurs dures nageoires bleues...²⁶.

Je m'interromps au milieu d'un beau passage, pour rappeler les deux traits de la vision, les mêmes d'ailleurs que ceux caractérisant le rêve proprement dit. D'abord sa motivation (dans le sens de Saussure) : elle n'est pas gratuite, mais appelée par quelque chose, ce que Freud a bien démontré. D'autre part, le sujet n'a rien de subjectif : ce n'est pas lui qui l'a appelée, il en subit l'assaut au contraire. Aussi survient-elle, saugrenue, intense, dans l'intérieur de la réalité qui se déploie tranquillement, comme si de rien n'était.

Le passage constitue une figure de discours qui s'appelle « comparaison ». En effet on peut facilement établir un parallèle des termes mis en contraste entre deux scènes, que voici :

Le baptême	<i>versus</i>	le sacre
Un homme « sans noblesse »	—	« un superbe homme nu »
« sans qu'il descendît [...] à se plonger dans la rivière. » (p. 209),		
« mouillé d'un peu d'eau »	—	« baigné dans la forte mer houleuse »
« la foule se rua vers l'eau sacrée »,		
« Et tous, mêlés sans dignité,—manants et chefs, haèré-po d'autrefois, guerriers et femmes » (p. 209)	—	« Des pirogues, par centaines [...] tenaient l'écart »
		« les monstrueux et bienveillants requins,
« un vieillard »	—	dieux »
« mouillé d'un peu d'eau sous une main de vieillard »	—	« venaient laver le chef et le sacrer de leurs dures nageoires bleues »

Le parallèle s'achèvera en une sorte d'apothéose du chef sacré :

...L'homme nu, ramené sur la rive, avait volé jusqu'au maraè [le temple] sans toucher le sol : car, au long du cortège onduleux et sonore, les prêtres, en criant, portaient les dieux; les chefs portaient le chef, devenu lui-même dieu...²⁷

Or, cette figure composée d'une série d'antithèses au sens rhétorique du mot, ne laisse pas de former une antithèse au sens logico-dialectique, qui pré-

sente une autre possibilité, un autre paradigme que la réalité déployée : une antithèse dans un conflit de cultures.

Et pourtant, réelles ou irréelles, parce qu'on va lire d'une part « ces inquiétants souvenirs » (p. 210) et d'autre part on a lu « visions immémoriales peut-être des temps oubliés » (p. 209) — une ambiguïté sans doute voulue par l'auteur —, l'intensité des visions est telle que le sujet, assailli, prend peur : « Ha ! Térii tressaillit et chassa, d'un grand effort, ces inquiétants souvenirs. Il prit peur qu'on ne vît clair dans ses entrailles : une honte lui survint. »²⁸ N'irait-on pas en effet s'apercevoir qu'il est en train de couvrir, tout seul au milieu de néophytes exaltés, ces images subversives; ne le prendrait-on pas pour un traître? S'il chasse cette vision, c'est qu'elle risque aussi, par sa splendeur, de l'entraîner trop loin, alors qu'il voudrait s'ériger en chrétien comme les autres et réussir cette fois à tout prix sur ce nouveau chemin de la vie.

D : Prémonition

Enfin, le quatrième et dernier cas est un « songe » qu'a eu Paofai, grand prêtre, Arioi²⁹, maître et sans doute possible père de Térii. Voici les passages qui témoignent de sa paternité : « Le chef des récitants, Paofai Térii-fataü, ne méprisa point le nouveau disciple : Paofai avait dormi parfois avec la mère de Térii »³⁰. Et plus explicitement : « “Paofai Térii-fataü !” hurla Térii, redevenu, par le prodige des mots et de la nuit, le haéré-po soumis et le fils de ce vieillard qu'il avait, au grand jour, méprisé comme païen. »³¹ Or il était parti avec Térii, mais lui dans le but précis de rechercher une écriture autochtone, qui puisse égaler celle des Piritané. La recherche se solde finalement par un échec; il découvre naturellement l'écriture idéographique de Pâques, qui peut très bien représenter tout un tas de choses, qui s'avère cependant incapable de « fixer [...] une histoire que d'autres — qui ne la sauraient point d'avance — réciteraient ensuite sans erreur. »³² Il revient déçu, et se trouve en plus, comme Térii naguère, devant un pays en mutation extraordinaire. Mais lui, malgré le mépris qu'il essuie de la part de ses compatriotes convertis, veut fièrement rester maori.

Il vient voir Térii, lui raconte l'insuccès de son voyage et déplore ce qui est en cours dans le pays. Il lui déconseille de changer de « langages », de « coutumes » et de « vêtements » (p. 213). C'est pour la même raison d'ailleurs qu'il refuse d'accepter « les signes Piritané », c'est à dire l'écriture alphabétique.

Mais en vain. C'est alors qu'il lui confie un songe qu'il a eu :

Cependant Iakoba [l'ex-Térii] n'osait, malgré tout son ennui, chasser le vieux discoureur, et il dut écouter d'étonnants parlers de songe : Paofai se savait malade — comme un homme qui nourrirait dans ses entrailles un atua [un dieu] justicier. Au milieu d'un sommeil double, il avait connu Tahiti-nui et toutes les îles de même race, de même ciel, se lamentant sous le regard de Hina sans pitié. Les terres, plus que jamais plantureuses et grasses, étaient vides, privées d'hommes vivants et de femmes pour cueillir les beaux fruits ; les cimes désertes; les cavernes emplies de silence; la mer-abyssale immobile et sans rides. Il répéta : « la mer sans rides, sans souffles, sans bruits, sans ombres, morne, et morte aussi. »³³

Si on se rappelle en même temps la vision de Térii, on se rendra compte de la continuité doublée d'un contraste entre ces deux récits. La continuité, chronique, est assurée par le relais Térii (disciple et fils) et Paofai (maître et père), dont les rôles respectifs sont pourtant renversés : le fils est visité par une vision du passé, qu'il dénie, tandis que le père par un songe prémonitoire de l'avenir, qui l'obsède. D'où son angoisse jusqu'à en être malade. Le contraste sur le plan sémantique saute également aux yeux : là c'est une immense splendeur se déployant dans la symbiose de la nature et des hommes, déifiés tous les deux ; ici la lamentation de la nature : elle a beau être plantureuse, la symbiose n'y est plus, faute d'hommes. Le songe dénonce littéralement le dépeuplement brutal des habitants, survenu depuis l'arrivée des Européens.

Il faut replacer cette vue pessimiste dans une perspective plus large. Car l'auteur suit sur ce point la méthode bien connue de la prophétie *a posteriori* : ce qui eut lieu dans la réalité historique est annoncé comme chose à venir dans le texte. D'autre part, un pressentiment semblable se retrouve déjà dans Loti au sujet des Tahitiens précisément³⁴. Dans les *Immémoriaux* aussi, c'est Aüté, un Piritané seul, amant de la fille de Térii et un peu ethnographe, qui s'inquiète du dépeuplement de l'Île : « La moitié sont morts depuis vingt ans », observe-t-il³⁵. Il semble cependant qu'il faut voir dans le songe du grand prêtre, par delà le sens littéral, quelque chose de plus grave; l'auteur lui-même (n'oublions pas qu'il était médecin de la marine) notait vers 1903 ou 1904, concernant les Marquisiens, la décadence des habitants due à l'opium,

aux jus fermentés, à la phtisie, à la syphilis,

Mais qu'est-ce que tout cela, écrivait-il, sinon les modes diverses de cet autre fléau : le contact des « civilisés ». Dans vingt ans, ils auront cessé d'être « sauvages ». Ils auront, en même temps, à jamais, cessé d'être³⁶.

C'est l'effondrement d'une race qu'il préssent, mort d'une civilisation ayant pour ainsi dire vécu un ethnocide et un ethno-sui-cide. On ne peut pas ne pas se rappeler ici le célèbre dernier mot sibyllin du même article : « Maintenant, il n'y a plus d'hommes. »³⁷

Nous en sommes arrivé à une dernière leçon à tirer : si donc tu ne veux pas te refuser à réussir, « prends garde » aux visions d'un glorieux passé, comme Iakoba l'a bien fait, autrement elles risquent à la fin de t'entraîner à un certain conservatisme culturel, périlleux surtout dans un monde qui veut absolument fuir en avant. C'est par là que son ancien maître aurait perdu sa vie.

Conclusion

Pour conclure, je reviens à ce que j'annonçais en commençant : dans *les Immémoriaux*, Segalen n'abuse ni des mots ni des choses du rêve, il s'en sert avec économie et de façon complexe pour lui donner plus de poids. Toutefois afin de se rendre bien compte de ce recours conscient, il faudra découvrir comment les quatre cas que nous avons examinés sont conçus en eux-mêmes et les uns par rapport aux autres. Pour compléter l'articulation qu'on vient d'entrevoir à l'instant entre la vision de Térïi et le rêve de Paofaï, réfléchissons sur les principes qui organisent ces quatre cas (A, B, C, D). Ne s'aperçoit-on pas qu'il y a trois sortes d'opposition binaire qui les régissent? Je me contente ici d'énumérer rapidement ces dichotomies. Ainsi :

La première : le sommeil avec rêve (D : Paofaï) *vs* sans rêve (A : Térïi)

La deuxième : un vrai rêve (D : Paofaï) *vs* un faux rêve (B : Pomaré)

La troisième : un rêve (D : Paofaï) *vs* une vision (C : Térïi)

La deuxième est doublée de l'opposition passif *vs* acteur, et la troisième l'est, on l'a vu, de l'opposition avenir-mort *vs* passé-vie, représentée en une sorte de chiasme père-fils. Enfin sans parler de la diversité des usages du rêve — ce

qui ne serait sans doute pas rien —, ces oppositions distribuent et mettent en rapport les cas d'onirisme ainsi que les personnages tahitiens les plus importants : d'une part Paofai (passé du pays) *vs* Térii (avenir du pays), et d'autre part Paofai (autorité spirituelle en déclin) *vs* Pomaré (autorité politique en ascension). Voici le passage qui illustre ce mouvement de bascule : en condamnant Paofai au Tribunal qu'il vient d'instituer à l'instar de la *Piritania* évidemment, Pomaré II prononce la dissolution de la société des Arioi (*cf. supra*, n. 29) :

« La société mauvaise appelée société des Arioi a été détruite par un décret royal, durant la deuxième lunaison de l'année mil huit cent seizième après la naissance de Kérito - comme il est écrit dans les feuillets que voici³⁸. »

Ce système d'oppositions permet de constater deux points. D'abord que le rêve a en fait une fonction bien opérante; ces trois personnages mis à part, nul autre Maori, ni Piritané ni *Farani* [c'est à dire Français], n'est visité par un rêve significatif, encore que le mot apparaisse à propos de Aüté. Il faut lire ce passage que je me permets d'annoter tout en le citant :

Il déplorait la montagne vide [tout comme Paofai], les images de Tii [autrement dit Tiki] en pièces. Et il répandit ses regrets : tout était mort du Tahiti des autrefois - qu'il n'avait jamais connu, à vrai dire [glose incontinent en style indirect libre le narrateur ici complice de Térii], mais simplement rêvé [de la manière de Loti au reste, dirons-nous], à travers les premiers récits³⁹.

Pour Térii, enfin parvenu diacre grâce à son acte de délation (de Paofai entre autres)⁴⁰, les plaintes d'un « petit piritané sans emploi » (p. 247) ne sont que des « rêvasseries » (p. 238).

D'autre part, ce vieux prêtre apparaît en fait comme la figure la plus importante dans la structure à la fois formelle et idéologique : formelle, puisque c'est son rêve qui sert de comparant pour tous les autres cas d'onirisme ; idéologique grâce à une circonstance métatextuelle qui donne un poids peut-être un peu trop lourd à ce personnage. C'est que, dans l'édition princeps de 1907, l'auteur avait mis en exergue des phrases de Paofai qui, plaidant non coupable, dénonce l'auto-déracinement de ses compatriotes : « Voici la terre Tahiti, prononce-t-il. Mais où sont les hommes qui la peuplent? Ceux-

ci... ceux-là... Des hommes Maori? Je ne les connais plus : ils ont changé de peau.»⁴¹

Concluons sur la question du rêve dans le roman. Ce qui semble poindre à travers ma lecture, c'est plutôt l'importance des fonctions diégétiques ou de la sémantique (dans le sens de Benveniste) du rêve que la sémiologie de sa traduction dans la méthode romanesque de Victor Segalen⁴².

Notes

1. On sait qu'Albert Béguin a montré que le rêve caractérise et spécifie les romantiques allemands. Voir A. Béguin, *L'Âme romantique et le Rêve : Essai sur le Romantisme allemand et la Poésie française* (1939), 21^e mille, J. Corti, 1967, « Introduction » (pp. vii-xvii).
2. Segalen, *Les Immémoriaux* (1907), II^e Partie : « Le Parler ancien », *Œuvres Complètes*, éd. établie et présentée par H. Boullier, t. I, Coll. « Bouquins », R. Laffont, 1995, p. 166.
3. Segalen, *op. cit.*, p. 168.
4. *Ibid.* Taaroa est le premier vocable tahitien cité par Loti comme des plus mystérieux ; il le présente : « le dieu supérieur des religions polynésiennes. » (Loti, *Le Mariage de Loti*, dans *Aziyadé, Le Mariage de Loti, Le Roman d'un Spahi, Mon Frère Yves, [...] Les Désenchantées*, Presses de la Cité, 1989, p. 146). Voir une autre version du récit du Commencement dans Gauguin, *Noa-Noa -- Séjour à Tahiti*, précédé de « Gauguin dans son Dernier Décor » de Victor Segalen, Ed. Complexe, 1989, p. 84. On y trouve deux ou trois variantes assez curieuses.
5. Segalen, *op. cit.*, p. 169.
6. Cf. *Liber Numerorum*, XII, 6, *Biblia Sacra, Iuxta Vulgatam Versionem*, Stuttgart : Deutsche Bibelgesellschaft, 1969, p. 197. La prophétie onirique est assez fréquente dans l'hagiographie du moyen-âge. Voir J. de Voragine, *La Légende dorée*, trad. de J.-B. M. Roze, 2 tomes, Garnier-Flammarion, 1967.
7. Segalen, *op. cit.*, III^e Partie, « La Maison du Seigneur », p. 245.
8. Segalen, *op. cit.*, III^e Partie, « Les Baptisés », p. 197.
9. Segalen, *op. cit.*, p. 200.
10. Segalen, *op. cit.*, p. 201.
11. Un Freud n'a pas manqué de le dire dans l'incipit du *Rêve et son Interprétation*, trad. française par H. Legros, Gallimard, 1969, p. 7.
12. A propos on peut se rappeler que même plus tard, le labour n'existait pas à Tahiti d'après Loti. Reproduisons un passage où il le note, et qui lui fournit une occasion entre autres d'affirmer le caractère rêveur du peuple : « En Océanie, le travail est chose inconnue. — Les forêts produisent d'elles-mêmes tout ce qu'il faut pour nourrir ces peuplades insouciantes ; le fruit de l'arbre-à-pain, les bananes sauvages, croissent pour tout le monde et suffisent à chacun. — Les années s'écoulent pour les Tahitiens dans une oisiveté absolue et une rêverie perpétuelle... » (Loti, *Le Mariage de Loti*, *op.*

- cit.*, I^{re} Partie, xxiii, p. 152). Mais on peut se demander à quoi ils rêveraient !
13. Segalen, *op. cit.*, I^{re} Partie, « Les Hommes au Nouveau-Parler », p. 121.
 14. Freud, *L'Interprétation des Rêve* (1899), trad. française, P.U.F., 1971, *passim*.
 15. « Instinct for mastery ». Cf. Tz. Todorov, *La Conquête de l'Amérique : La Question de l'Autre*, Seuil, 1982, p. 183.
 16. Pascal, *Pensées*, 545 (éd. Lafuma), 460 (éd. Sellier), 458 (éd. Brunschvicg).
 17. « Quoniam omne quod est in mundo concupiscentia carnis et concupiscentia oculorum est et superbia vitae. » (*I Epistula Iohannis*, II, 16), *Biblia Sacra, op. cit.*, p. 1874.
 18. Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, « Préface », Ed. P. de Labriolle, t. I, Garnier Frères, 1957, p. 4-5. L'italique est de nous.
 19. Saint Augustin, *op. cit.*, L. I, C. xxx, t. I, p. 98-99. L'italique est de nous. Voir le savant article de G. Rodis-Lewis, « Les Trois Concupiscentes » in *Pascal : Textes du Tricentenaire*, Collectif, Ar. Fayard, 1963, pp. 81-92. La philosophe examine significations et modifications sémantiques respectives chez saint Jean, saint Augustin, Jansénius, et Pascal dont elle montre l'originalité. Les deux passages que nous alléguons n'y sont pas cités, ne s'agissant pas des textes d'exégèse, mais d'application.
 20. Cf. André Jolles, *Formes simples* (1930), trad. fr. par A. M. Buguet, Seuil, 1972, pp. 103-119. L'auteur discute plus de la fonction sociale de l'énigme en tant qu'épreuve d'initiation que de son mécanisme sémiotique, qui nous intéresse ici.
 21. Ils suivaient plus ou moins la tradition humaniste de la pensée d'un Horace qui formulait : « Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci, / Lectorem delectando pariterque monendo. » (*Ars poetica*, v. 343-344). Pour un aperçu général, voir R. Bray, *Formation de la Doctrine classique en France*, A. G. Nizet, 1963, pp. 63-84.
 22. Segalen, *op. cit.*, III^e Partie, « Les Baptisés », pp. 201, 204.
 23. Segalen, *op. cit.*, p. 209.
 24. Segalen, *ibid.*
 25. « C'étaient deux chefs de petite origine, dit le narrateur ici quelque peu distant. Tunui et son père Vairaatoa s'apparentaient, peut-être, par les femmes, à la race d'Amo à l'œil-clignotant. Mais on les savait plus proches des manants Paūmotu que des Arii de la noble terre Papara [...]. Et Vairaatoa lui-même n'était plus Vairaatoa, mais Po-Maré, qui « tousse-dans-la-nuit » (*op. cit.*, I^{re} Partie, « Les Hommes au Nouveau-Parler », p. 117).
 26. Segalen, *op. cit.*, III^e Partie, « Les Baptisés », p. 209.
 27. Segalen, *ibid.*
 28. Segalen, *op. cit.*, p. 210.
 29. Le vocable déjà vu dans le deuxième « rêve » de Pomaré (cf. n. 10). Dans le tribunal qui le juge entre autres, « Paofai se découvrit le torse, et, baissant les paupières, chanta sourdement : "Arioi ! je suis Arioi..." » (*op. cit.*, III^e Partie, « La Loi nouvelle », p. 229).
 30. Segalen, *op. cit.*, I^{re} Partie, « Le Récitant », p. 108.
 31. Segalen, *op. cit.*, III^e Partie, « Les Hérétiques », p. 223.
 32. Segalen, *op. cit.*, p. 212.

33. Segalen, *op. cit.*, p. 213-214.
34. Loti, *Le Mariage...*, *op. cit.*, II, x, p. 184 ; II, xxxv, p. 206...
35. Segalen, *op. cit.*, III^e Partie, « La Maison du Seigneur », p. 239.
36. Segalen, « Gauguin dans son dernier décor », *op. cit.*, p. 18; *Œuvres Complètes*, t. 1, *op. cit.*, p. 291.
37. Segalen, *op. cit.*, p. 19 ; *Œuvres Complètes, ibid.*
38. Segalen, *Les Immémoriaux*, *op. cit.*, III^e Partie, « La Loi nouvelle », *op. cit.*, p. 230.
39. Segalen, *op. cit.*, III^e Partie, « La Maison du Seigneur », p. 239.
40. Soit noté en passant; si Paofaï est condamné à la « Course-au-récif » (quasi la peine de mort. Cf. pp.231-232), c'est que Térïï l'avait dénoncé en tant qu'hérétique ou païen auprès des autorités politico-religieuses. C'est lui donc la cause indirecte de la mort probable de son père ! Un onirico-critique manquera-t-il de voir là un cas évidemment œdipien ? Il faut cependant constater que dans tout le récit de ce roman, il n'est point question de relation mère-fils; d'ailleurs la femme qui serait sa mère est pratiquement absente, sauf dans l'unique phrase que nous avons reproduite au début de la section D : Prémonition (n. 30).
41. Voir *Les Immémoriaux*, Coll. « Points », Seuil, Imp. 1985, (p. 7). Les phrases se retrouvent avec un petit peu de modifications, *ibid.*, p. 194, ainsi que dans l'édition des *O. C.*, I, *op. cit.*, p. 229.
42. Alors que s'il s'agissait de la traduction des cultures étrangères, ce roman ethnographique permettrait de poser tout un tas de problèmes des plus intéressants. Pour la discussion, voir notre article « Le travail de mots dans *Les Immémoriaux* - Eléments de la poétique exotique de Victor Segalen- », in *Thématique et Rêve d'un Éternel Globe-Trotter : Mélanges offerts à Shin-ichi Ichikawa*, Tokyo, 2003, pp. 275-285.